Cartouches (53)

Ballast
1 mai 2020

La Commune de Rimbaud, la défense d'une esclave, les corps dans la société, les quartiers contre la standardisation, la France des petites villes, le naufrage d'un bateau, une fresque du capitalisme et du colonialisme, un désert sans fin, la pensée de Castoriadis et les suites de l'Empire : nos chroniques du mois d'avril.

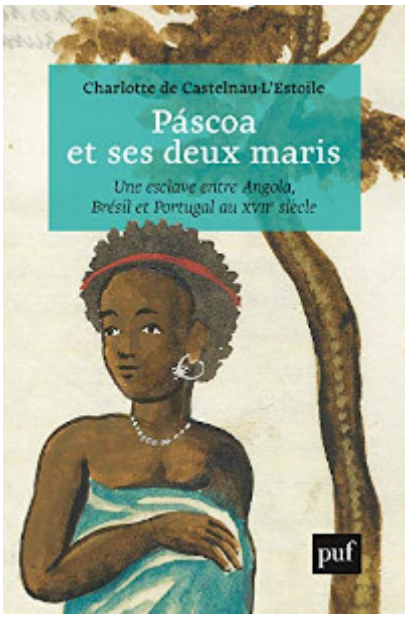
☰ *Rimbaud, la Commune et l'invention de l'histoire spatiale*, de Kristin Ross

L'historienne et critique littéraire Kristin Ross aime à bâtir ses ouvrages depuis un contre-pied. Pour elle, la Commune de Paris n'aurait pas duré 72 jours de l'année 1871, son imaginaire ayant essaimé les 10 suivantes ; Mai 68 ne serait ce creuset de l'individualisme que d'aucuns se plaisent à avancer mais bien un événement politique, en lien tant avec la décolonisation que le Larzac. De même, l'itinéraire poétique et biographique d'Arthur Rimbaud a intrigué l'autrice pour ce que son étude a eu de restreint jusqu'alors. Écrit dans les années 1980, tandis que dans les universités étasuniennes triomphaient la déconstruction et le post-structuralisme, *Rimbaud, la Commune et l'invention de l'histoire spatiale* se pose une question nouvelle : « *Sous quel jour apparaîtrait Rimbaud, réfracté dans le discours et la culture politique de la Commune, et les diverses figures qui avaient animées la Commune, réfractées à travers Rimbaud ?* » On sait du poète qu'il fut marqué par l'événement, et même qu'il aurait été à Paris les jours le précédant. Mais ça n'est pas ces détails qui retiennent l'attention de l'autrice. Suivant la lecture d'Henri Lefebvre et de Jacques Rancière, Ross s'attache plutôt à chercher les formes de la vie quotidienne dans la « *culture semi-anarchiste* » de la Commune. Et c'est par le prisme spatial qu'elle prend en charge ces questionnements.

La deuxième moitié du XIX[e] siècle voit l'urbain triompher et l'expansion coloniale atteindre son apogée. De ça, la poésie et la poétique rimbaldienne en disent long : y transparaît une instabilité partisane que Ross oppose à la « *géographie des permanences* » du Parnasse et de ces écrivains dont on sait leur dégoût pour la Commune. En élaborant une « *poétique historique* », Ross cherche en Rimbaud les marques de son temps, les débats sur le travail et la paresse, l'œuvre et l'ouvrage, qui seront longtemps encore discutés dans le long exil des communards. [R.B.]

Les prairies ordinaires, 2020

☰ *Páscoa et ses deux maris : une esclave entre Angola, Brésil et Portugal*, de Charlotte de Castelnau-L'Estoile



Páscoa Vieira est une esclave née en Angola à la fin du XVII[e] siècle. À l'âge de 28 ans, elle effectue, comme des dizaines de milliers d'autres esclaves né·es dans les comptoirs atlantiques portugais, la grande traversée de l'océan à destination du Brésil. Les esclaves sont déplacé·es pour aller fournir de la main-d'œuvre à Salvador de Bahia, ville alors en plein essor économique. Páscoa change de maîtres puis se remarie : elle se voit accusée de bigamie, son premier mari angolais n'étant pas mort au moment du remariage — intolérable, pour l'Inquisition. C'est ce dernier qui est le point d'entrée dans la micro-histoire de cette femme, que retrace l'historienne Charlotte Castelnau-L'Estoile. Dénoncée, Páscoa subit une enquête et un procès dans trois pays (Brésil, Angola et Portugal) ; ils dureront cinq ans. Exhumant les documents d'archives des administrations coloniales, l'autrice déroule le parcours unique de Páscoa. La machine juridique déployée pour faire la lumière sur la situation conjugale de cette jeune esclave rappelle combien la morale et le respect du droit canon fondent le système pénal portugais au XVIII[e] siècle. L'Inquisition n'a rien à gagner à poursuivre et condamner une simple esclave sans possession et sans argent, rien, sinon faire un exemple. Páscoa n'est toutefois pas sans ressource. Pour sa défense, elle mobilise ses réseaux d'amitiés et de solidarités de chaque côté de l'Atlantique, prépare ses discours et ses entrevues avec les administrations. Loin d'être broyée dans la machine qui la poursuit, elle s'applique à se défendre avec dignité et honnêteté. Elle devient, au fil des pages, une figure d'un *empowerment* possible pour une femme noire et esclave face

à une justice européenne, blanche et patriarcale. L'écriture aspire le lecteur : on croit parfois à une fiction. Mais Páscoa Vieira a bel et bien existé, et son histoire s'avère doublement extraordinaire : elle fait l'objet d'un acharnement qu'elle parvient à contrer. [C.M.]

PUF, 2019

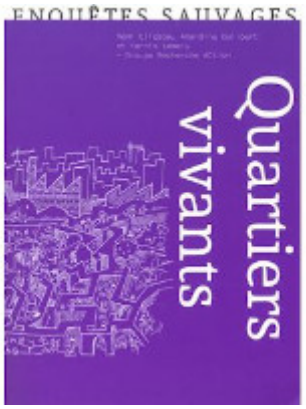
☰ *Notre corps, nous-mêmes*, ouvrage collectif

Enfants et adolescents d'avant Internet, nous avons tous et toutes ouvert en cachette quelques ouvrages soustraits à la vigilance de nos parents — revues, catalogues, bandes dessinées, photographies d'une autre époque —, ceci pour scruter les corps, interroger la nudité. Jouer, aussi, de l'interdit. Il y a des images que nous n'aurions sans doute pas dû voir, d'autres qui ont fait naître des questions que nous ne savions pas poser. Mais s'il est un livre qu'il conviendrait de laisser traîner à la maison sur une étagère en vue, c'est celui-ci : *Notre corps, nous-mêmes.* Un classique de la littérature féministe publié dans les années 1970 aux États-Unis, traduit de par le monde et entièrement mis à jour, en français, par la maison d'édition Hors d'Atteinte et un collectif de travail composé de neuf femmes de divers horizons. Un « manuel de santé », photos et schémas à l'appui, voué à accompagner la diversité des corps des femmes à toutes les étapes de leur vie et de leurs questionnements (l'adolescence, la construction du genre, les sexualités, le plaisir, la contraception, la grossesse, le corps au travail, la maladie, les agressions, la mémoire traumatique…). Il prend le temps d'expliquer — via des outils méthodologiques, scientifiques et de nombreux témoignages recueillis pour l'occasion — le fonctionnement du corps, ses transformations, la place qu'il occupe dans la société et

la manière dont l'environnement familial et social sculpte les attentes et les injonctions que nous portons sur celles que l'on rassemble sous le terme de « femmes ». C'est là un livre comme un atlas des corps politiques, qui se parcourt sur le temps d'une vie. Un travail titanesque. [M.M.]

Hors d'atteinte, 2020

☰ *Quartiers vivants*, de Rémi Eliçabe, d'Amandine Guilbert et Yannis Lemery



La vie de quartier devient, dans ces « *enquêtes sauvages* », un objet sociologique dont les auteur·es souhaitent illustrer le caractère irréductible. Leur méthode d'investigation, assumant un fond empirique et sensible, s'adapte à la réalité du terrain et à la conviction qu'il ne suffit pas de comprendre pour savoir, mais qu'il faut aussi sentir. Déambulant dans les ruelles sinueuses des Murs à Pêches à Montreuil et de Saint-Léonard à Liège, les auteur·es tentent de saisir ce qui fait l'identité d'un quartier, sa dynamique interne, son unicité. La métropolisation, « *implacable et sans reste* », s'insinue partout : à grands coups de marketing urbain, de plans locaux d'urbanisme, de rénovations et de réhabilitations, elle uniformise, homogénéise. Elle ouvre la voie à d'autres phénomènes depuis longtemps critiqués, comme la gentrification et l'exurbanisation. Pourtant, certains lieux lui résistent. Dans un bricolage confus et spontané, dans un arrangement de forces hétéroclites, certains quartiers refusent les spectres de la standardisation. Ils y préfèrent la diversité à tous les points de vue : des personnes, des fonctions, des couleurs des murs, des convictions. Ils se veulent solidaires, populaires, vivants. Leurs dynamiques se renforcent à mesure que la métropolisation tente de les démolir. Ces quartiers sont le pendant de la ville néolibérale, au sens que lui donne David Harvey : ils en sont la doublure nécessaire, vitale mais aussi branlante. Une sorte de refuge mystérieux, incompréhensible, informé par des luttes collectives et des « *enchantements ordinaires* ». Le livre entre dans les quartiers vivants par leurs arrières-cours, leurs jardins privés, par les rues sonores de leurs carnavals. Il y entre aussi par leurs combats, des plus glorieux (contre les rouages inéluctables de la mondialisation) aux plus sournois (les conflits de voisinages et autres jalousies). Bref, ce livre fait la lumière sur ce qui fait la vie dans l'espace public, et qui échappe aux aménageurs et aux gentrifieurs, ce qui « *déborde et résiste aux grandes machines de gouvernement* » et qui alimente des « *géographies divergentes* » émancipatrices. [C.M.]

D’une certaine Gaieté, 2020

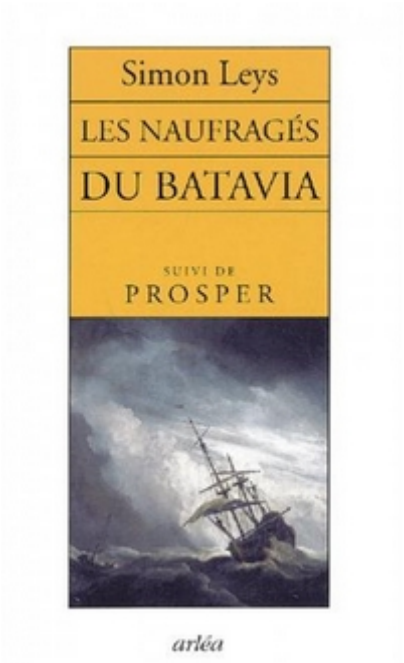
☰ *Laura*, de Éric Chauvier

Sur le parking d'une usine, en pleine nuit, le narrateur Éric Chauvier se laisse aller à la discussion, aux quelques joints que lui tend Laura et aux verres de rosé qu'elle affectionne particulièrement. Chauvier, disons-le, est une figure bizarroïde de l'anthropologie ; ses livres s'attachent volontiers à raconter la « France périphérique », la « France des petites villes », pour cerner le quotidien de ces espaces et les expériences réelles qu'ils produisent — tout en se passant de catégories sociologiques préétablies et autoritaires. Ses livres sont autant d'enquêtes de terrain qui semblent mâtinées de fiction, autant de regards en construction et reconstruction permanentes. Ici, le face-à-face Laura/Éric est cruellement révélateur. Celui qui est parti, qui a quitté la petite ville et ses turpitudes pour une carrière universitaire et un pavillon de banlieue, ne sait que faire de son désir pour cette femme, désir qui ne cesse de l'encombrer depuis leur jeunesse. Éric regarde Laura comme il l'a sans doute toujours regardée, avec ce mépris ténu, un mépris qui s'excuse et qui a le mérite de s'énoncer. Le narrateur n'est pas dupe. Il constate la fausseté de son regard, la distance cruelle qu'il instaure : « *Serais-je en train de jouir de ses blessures ?* » Le regard *décalé* du type qui a quitté « le bled » pour les grandes études, et qui trébuche sur sa propre posture au moment de déclarer sa flamme à Laura. Cette femme nous apparaît en pointillés, tantôt éclatante, tantôt

ravagée. Toujours via le regard d'Éric, que toujours elle déjoue : elle n'est ni une entité sociologique, ni simplement un drame ou un gâchis. Elle n'est pas réductible à sa précarité ni à sa colère. C'est ce que le narrateur raconte dans un effort d'énonciation permanent : « *Je ne sais rien, Laura, des autres insurgés de ce pays. Mais toi, au moins, je te connais.* » Jamais, pourtant, il ne réussit à dire à Laura, à haute voix, ce qui compte vraiment — et n'est honnête qu'avec nous qui le lisons. [L.M.]

Allia, 2020

☰ *Les Naufragés du Batavia*, suivi de *Prosper*, de Simon Leys



Amoureux de la mer et incomparable observateur du totalitarisme, Simon Leys était sans doute le mieux placé pour raconter les macabres péripéties du *Batavia*. En 1629, ce fameux bateau de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales fit naufrage dans l'archipel de Houtman Abrolhos, non loin de la côte australienne. S'appuyant sur une précise documentation historique, Leys décrit l'invraisemblable fortune des naufragés livrés à la merci de l'un des leurs, Jeronimus Cornelisz, simple apothicaire reconverti en tyran sanguinaire : en l'espace de quelques jours, et aidé de quelques fidèles sympathisants, il transforma l'archipel en un véritable laboratoire expérimental du totalitarisme. Tout naufrage appelle son lot de crimes, l'égoïsme et la panique plongeant les victimes dans une lutte pour la survie ; mais ce qui restera à jamais une énigme dans le cas du *Batavia*, c'est précisément la gratuité du massacre — les îles abondaient en eau douce et en nourriture, et le temps était ironiquement doux et tempéré. Tout commence par une exécution arbitraire, pour montrer l'exemple, puis s'ensuit une deuxième, et ainsi de suite jusqu'à ce que la plupart des survivants prêtent de leur propre gré serment d'obéissance au nouveau roi Cornelisz. Ainsi, tout le monde finit par prendre part au massacre permanent, et Simon Leys de poser une question qui aurait pu figurer dans ses écrits sur la Révolution culturelle chinoise : « *Finalement, qui était complice et qui victime ?* » Pour répondre immédiatement que tout l'art du tyran réside dans l'abolition de cette distinction. Le naufrage du *Batavia* est un formidable exemple de ce que devient une société humaine lorsqu'elle place à sa tête un psychopathe et sombre dans le délire idéologique — pour s'en convaincre, on se souviendra de la terrible confirmation historique fournie quelques

siècles plus tard par le maoïsme, brillamment analysée, ailleurs, par le même Simon Leys. [A.C.]

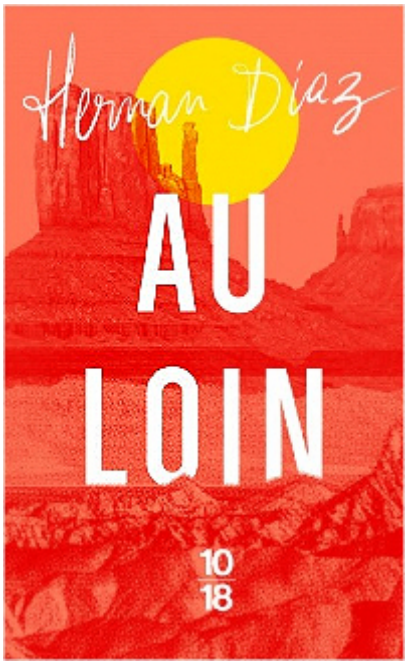
Arléa, 2003

☰ *L'Occident, les indigènes et nous*, d'Ivan Segré

Approfondissant et élargissant son questionnement géopolitique sans jamais abandonner la réflexion philosophique, Ivan Segré livre une fresque historique de près de 600 pages. L'auteur se consacre, cette fois, à interroger les généalogies des conflits ainsi que les clivages fondamentaux, sur base de trois mouvements historiques : le développement du capitalisme, la colonisation des Amériques et la traite atlantique. Partant, il met au jour les structures de domination économiques et xénophobes universelles, celles-ci se trouvant radicalisées dans un sens impérialiste par l'« Occident » et sa montée en puissance, mais n'étant nullement ses exclusives. Et d'envisager les déterminations sociales, marchandes, mais aussi cléricales qui s'entrechoquent. Si certains questionnements plus contemporains sont abordés, Segré s'attarde essentiellement sur une séquence qui démarre au déclin de l'Empire romain pour aboutir au XIX^{e} siècle et à la proclamation de l'abolition de l'esclavage. En faisant dialoguer une armada d'auteurs afin d'apporter la critique ou d'en faire sortir la substantifique moelle, il étudie les questions techniques et les croyances, les emprises féodales et les émancipations bourgeoises... Le talmudiste procède par pensée circulaire : chaque élément se voit traité sous plusieurs angles, et passé au tamis de la réflexion qui s'accumule. Ainsi, revient comme un mantra : « *Pourquoi la traite atlantique ?* » Au reste, Segré se jette à corps perdu dans la polémique historienne, laquelle peut donner le tournis, voire le vertige au lecteur. Cet ouvrage touffu, qui s'expose aux paradoxes, mérite qu'on s'y attarde. Et qu'on y revienne, sur le temps long, pour l'apprécier, le décortiquer puis entamer un dialogue critique. [J.C.]

Amsterdam, 2020

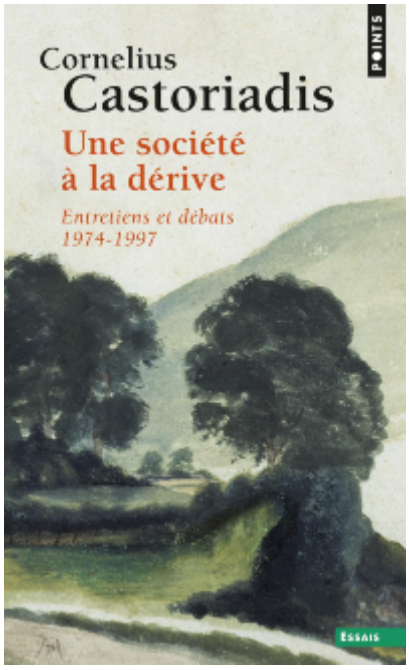
☰ *Au loin*, de Hernán Diaz



Håkan est un jeune fermier suédois ; il vit à une centaine de kilomètres de Stockholm avec son grand frère Linus et leur père Erik. L'isolement et la rudesse des conditions nordiques sont le lot quotidien de leur enfance. La vie bascule lorsque Erik décide d'envoyer ses enfants en Amérique du jour au lendemain — le manque d'argent ne permet pas au père de se joindre à eux. Les deux frères gagnent l'est de la Suède et prennent un bateau pour Portsmonth au Royaume-Uni ; de ce port, ils doivent embarquer pour une traversée qui les mènera à New York. Mais la confusion et la pagaille règnent sur le quai, Håkan perd Linus sans parvenir à le retrouver. Convaincu que son frère est déjà en route pour les États-Unis, Håkan embarque sur un bateau en demandant tant bien que mal sa destination : « *Amerika ?* » Son voyage va en réalité le conduire sur la côte est, puisqu'il débarque à San Francisco, sans ressources ni un sou en poche, ne parlant pas anglais… Tandis qu'un flot de migrants fait le chemin vers l'ouest en quête d'or, Håkan n'a qu'une idée à l'esprit : traverser le pays dans l'autre sens pour rejoindre New York et retrouver Linus. Le désert, sa chaleur écrasante, son environnement hostile et ses bêtes menaçantes vont devenir le quotidien du jeune Suédois : « *rester en vie était une occupation à temps plein* ». Bien souvent, c'est la solitude qui domine et impose son rythme. Mais cette quête est également marquée de rencontres, toutes aussi farfelues les unes que les autres — et menaçantes, parfois. Une légende se constitue bientôt autour du personnage, lequel se voit absorber par ce désert sans fin où la temporalité semble avoir perdu tout sens palpable. [M.B.]

10/18, 2019

☰ *Une société à la dérive — Entretiens et débats 1974-1997*, de Cornelius Castoriadis



Ce livre réunit plusieurs interventions du philosophe et militant politique Cornelius Castoriadis, lesquelles ont eu lieu entre 1974 et 1997. Pour qui ne s'est jamais frotté à la pensée prolifique et exigeante de l'une des principales figures de Socialisme ou Barbarie, cette compilation s'avère une voie d'accès toute passionnante. Histoire du XX^{e} siècle, communisme soviétique, marxisme, « oligarchies libérales » occidentales, sociétés humaines depuis l'Antiquité et « significations imaginaires » qui les constituent : autant de champs explorés. Le nœud est là : le principe fondamental du socialisme doit être celui de « *l'auto-institution de la société* ». Se saisir de la chose politique. S'extirper de la passivité complaisante à laquelle pousse la démocratie libérale pour tendre à un maximum d'*autonomie*. D'où la critique qu'a formulée le philosophe, à partir de 1944, à l'égard de la conception trotskyste du stalinisme ; d'où, plus largement, sa prise de distance théorique d'avec le marxisme et ses railleries à l'égard du Parti socialiste français — c'est que l'intéressé n'a « *jamais pensé que les socialistes français soient des socialistes, leur programme en 1981 [étant] déjà un monument archéologique* ». Car le socialisme doit être envisagé comme une « *gestion collective de toutes les activités sociales par tous ceux qui y participent* », et non comme un arrangement de surface, une négociation du pouvoir dans des sphères distinctes du quotidien. Raison pour laquelle le socialisme se réalise à la fois par la lutte des femmes, l'écologie politique, par tout mouvement tendant à l'*auto-institution*. Il n'est pas affaire de pouvoir mais de *création* de mondes humains autonomes, c'est-à-dire libres car capables de s'auto-limiter en pleine conscience. [L.M.]

Seuil, 2005

☰ *Planter du blanc — Chroniques du (néo)colonialisme français*, de Saïd Bouamama

« Planter du blanc » est une expression qu'a employée le maire de Nouméa de 1970, Roger Laroque : elle décrit très bien la stratégie de peuplement mise en place par la France sur ce territoire qu'elle a colonisé, à l'autre bout de la Terre, la Kanaky. Quelle est la réalité derrière l'appellation « DOM-TOM » ? Quelles sont les histoires de La Réunion, de la Guyane, de la Polynésie, des Antilles, de Mayotte ? Toutes différentes, elles ont toutefois un point commun : constituer les « confettis coloniaux » de la France d'aujourd'hui. Pour gratter efficacement le roman colonial hexagonal qui perdure, Saïd Bouamama créé ici des fiches aussi condensées que didactiques sur l'histoire passée et présente de ces territoires — autant d'éléments factuels pour qui refuserait encore d'admettre que la colonialité organise les rapports entre la France et ces lieux. On y trouve les politiques d'incitation à l'immigration (allant jusqu'à répéter les logiques des colonies de repeuplement), les accords commerciaux au bénéfice quasi exclusif de la métropole, une présence militaire accrue, la répression de tous les mouvements indépendantistes, la perpétuation d'une structure sociale inégalitaire (avec des écarts extrêmes de salaire mensuel : à titre d'exemple, 290 euros pour un Français originaire de Mayotte contre 1 400 euros pour un Français non originaire de Mayotte). Tout cela étant nécessairement à mettre en relation avec la Françafrique, le franc CFA et les accords de partenariat économique et de défense qui reproduisent les mêmes rapports d'exploitation. Cet ouvrage va jusqu'à faire le lien avec les politiques migratoires passées — une histoire qui remonte à la fin du XVIII^{e} siècle et qu'il faut connaître — afin de mieux saisir les enjeux de celles que nous connaissons aujourd'hui : de quoi repérer ce qui se répète d'une idéologie raciste, jusqu'au sein de la gauche française. Un outil combien utile pour renforcer les luttes antiracistes, anticoloniales et anti-impérialistes. [C.G.]

Syllepse, 2019

Photographie de bannière : DR